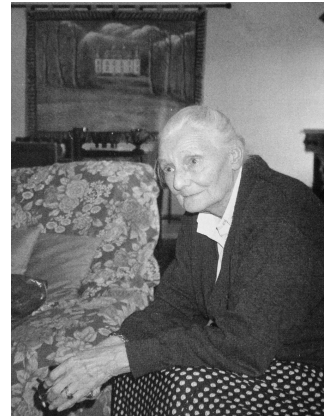


Extrait du livre : Hôtel Nazareth ou les Otages de Coëtquidan

Témoignage : Nola de RAGUENEL - La Ville-Huë - le 27 octobre 1994

Mon mari ? Vous le savez bien, vous l'avez ramassé ce matin !

- La répression allemande était devenue terrible en 1941, le Capitaine allemand MARQUARDT fut tué sur le Camp de Coëtquidan, rencontre entre un chasseur braconnier et un Commandant allemand. Le lendemain matin, un samedi et jour de la Toussaint, il y eut des perquisitions ; les gens douteux, capables de tendre des pièges, ou qui avaient de vieilles cartouches, étaient arrêtés. Ils n'allèrent pas nécessairement chez tous les chasseurs mais au hasard, il suffisait d'un indice pour que la Feldgendarmerie les embarquât.



- Lors d'une visite chez nous, je répondis négativement à toutes leurs questions. La Feldgendarmerie et la Gendarmerie française dressèrent la liste des chasseurs qui possédaient un permis.

Les titulaires de ces permis ne furent pas systématiquement recherchés, les Allemands choisirent des otages, des gens qui n'avaient rien à voir avec les faits. Les otages étaient en général des victimes innocentes ; au total, 85 otages furent emprisonnés à Vannes.

- Mon mari, alors âgé de 33 ans, fut arrêté le lundi 3 novembre au matin. Nous ne savions rien du tout. Le lundi matin, mon mari partit à la messe et fut embarqué au retour. Avertie par un commerçant de Guer par téléphone qu'ils ramassaient les chasseurs, j'avais tout camouflé en trois quarts d'heure, plus rien, il ne restait plus rien ! Mon mari était chasseur, il y avait ici des cartouches, des fusils...

- Peu après, un Officier allemand arriva accompagné d'un interprète français et me retinrent plus d'une heure devant la maison, pistolet mitrailleur au poing. Ils me posèrent des questions, je ne compris pas sur le coup, seulement après... Pendant tout ce temps, ne questionnaient-ils pas mon mari à la Kommandantur ? Ils me demandèrent ce qu'il était devenu, je répondis - "Vous le savez, vous l'avez ramassé ce matin !". L'Officier allemand conversa avec l'interprète, il ne savait pas. Je donnai le nom de mes parents, celui de mes beaux-parents, cela n'eut aucune incidence, tout le monde le savait ! Pour être riches, je répondis – « Si vous me comparez à ROCKEFELLER, je suis pauvre, mais si vous me comparez à un pauvre hère, je suis riche ! ». Ils ne perquisitionnèrent pas. L'interprète était français, il me semble qu'il portait un uniforme bleu, il est possible qu'il fit partie de la gendarmerie.

- Entre-temps, les fusils n'étant pas assez bien cachés, nous allâmes les enterrer. Quatre Allemands revinrent dans l'après-midi alors que je sortais avec mon bébé âgé de trois mois à l'époque. Ils ceinturèrent la voiture et, aidés d'un autre interprète, ils me demandèrent si nous avions été perquisitionnés. Au oui de l'interprète, ils s'en allèrent.

- Les otages partirent pour Vannes dans l'après-midi du 3 Novembre. Un épicier de Coëtquidan qui suivait le car téléphona pour me prévenir qu'ils étaient tous sortis du Camp. Le car, parti de Coëtquidan, prit la route de Guer. Peu après, il me rappela - "Il se dirige vers Vannes !".

- Beaucoup de gens se faisaient embarquer dans des camions ; les Allemands ne trouvaient-ils pas chez eux des vêtements militaires polonais ou des pièges ? En 1939, j'eus 300 militaires chez moi et 3 Officiers polonais. Par deux fois nous en eûmes la dernière, en 1940, une trentaine, et nous trouvâmes après leur départ précipité 25 fusils chez nous. Parmi ces militaires polonais, quelques espions allemands habillés en Polonais !

- Leur gardien de Prison était le Fils d'un Allemand marié à une Bretonne de Theix. C'était un Feldgendarme très connu, il parlait avec tout le monde, bien vu par la population. Son Père,

prisonnier pendant la guerre 14 - 18, s'était marié avec une Allemande et resta là-bas pour toujours. Ce Feldgendarme, de Père français et de Mère allemande, s'appelait HERVE. Certains prisonniers avaient un régime de faveur. Je fis tout pour leur donner des colis, avec l'aide de ce Feldgendarme.

- Des tas de bruits coururent peu après les interrogatoires à la Kommandantur ; mon mari me rapporta ces propos : « Je revois le Commandant s'arrêter et dire : Maintenant, j'attends les délations ! ». A ce moment-là, nous parlions d'un certain (...) qui aurait emmené les Allemands voir une soi-disant cache d'armes qui se trouvait au Loutehel, sous un tas de fumier. Les Allemands ne trouvant rien auraient abattu le type sur-le-champ ! Alors, est-ce vrai ou faux ? Nous ne le saurons jamais car il courut tellement d'histoires. En particulier, la fois où une femme de Guer aurait vendu mon mari disant qu'il était chasseur et, par conséquent, qu'il fallait l'arrêter.

- Il y eut beaucoup d'histoires incroyables de ce genre. Ils arrêtaient des gens de façon assez incompréhensible et surprenante sur la route, en sortant de l'église, sur le pas de leur porte...

- Les otages furent incarcérés les 3 et 6 novembre à Vannes et libérés dans les jours qui suivirent ; 7 d'entre eux furent néanmoins condamnés à quelques mois de Prison pour diverses infractions et transférés à la Maison d'Arrêt de Saint-Brieuc. - Le 85e et dernier otage, André MEUNIER, fut quant à lui arrêté le 9 et emprisonné le 11. Envoyé plusieurs fois devant le peloton d'exécution, certainement pour obtenir des informations, il fut exécuté le 14 mars 42 au Polygone à Vannes en Saint-Avé.

- Il est possible que, sous la pression, des gens divulguèrent quelques informations ; MEUNIER fut tout de même arrêté pour détention d'armes à son domicile ! A la suite de cela, ils fouillèrent de fond en comble toute la région.

- Mon mari vit son nom inscrit en rouge sur le registre de la Feldkommandantur, nous habitons à côté. Trop près de Coëtquidan, il serait alors préférable pour lui de trouver un emploi ailleurs. Il alla travailler dans le ravitaillement, à Guichen. Il faut dire qu'ici, les Allemands étaient partout ; quand ils manœvraient, c'était ici, dans le parc, à côté de la maison !

- En 1940, le premier jour, jour de l'arrivée des Allemands à Coëtquidan, le premier Allemand qui vint à la maison, première chose qu'il fit fut de demander des armes, il voulut ensuite voir toute la maison ; que vouliez-vous faire ? Je la lui fis donc visiter. Nous prîmes l'escalier, celui-ci était tout noir ! Arrivés au second étage, il me dit - "allume !" . Il parlait très bien français - "Il y a des fantômes, ici ?", continua-t-il ; je lui répondis – Oui ; Il tourna le dos, ne monta pas jusqu'à l'étage et redescendit. J'avais déjà donné des armes, ils me laissèrent donc tranquille. Mais n'avions-nous pas chez nous des tas de fusils de chasse ? Personnellement, j'en avais deux et celui de mon mari aussi, et un "Mauser" ; tout le monde cachait des fusils militaires, mon père en avait. Quand les Polonais décampèrent, ils étaient passés par ici, les Allemands surent que nous avions rapporté une vingtaine de fusils laissés par les Polonais dans leur fuite ! J'appris leur arrivée, je me précipitai dans la chambre où j'hébergeais un Officier polonais : il m'avait laissé des papiers traiter un peu partout ; en cinq minutes tout fut nettoyé !

- Les parachutistes allemands obligèrent les propriétaires de grands champs à piquer des poteaux pour rendre impossible l'atterrissage des planeurs, je pense aux grandes prairies qui bordent la route. Ils plantèrent d'énormes piquets mais au moindre coup de vent, ils se couchaient.

- Le jour du débarquement, nous étions les seuls de la région à avoir le courant continu. Les Allemands, arrivant et s'installant, ne pouvant capter la radio nous demandaient des nouvelles que nous avions par notre poste. Ils savaient bien que nous écoutions la radio, ils ne pouvaient pas se brancher sur notre réseau personnel de 70 volts.

- Mise en page : Jean-Charles CAILLARD www.guer-coetquidan-broceliande.fr

NB : Le domaine du château de la Ville Huë est mitoyen du camp militaire de Coëtquidan.